

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DE LA MISE EN SCÈNE

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

24 NUMÉROS PAR AN

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par An, 60 fr.; six Mois, 32 fr.; port en sus

Un numéro séparé : 3 francs



PARIS

A. LÉVY LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE LAFAYETTE, 13

1888

156
Rue de Rivoli

LES
MAGASINS
DE
JOUETS

LE COTILLON
Accessoires pour la DANSE
300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES
Vente et Location pour Paris et la Province

SPÉCIALITÉS D'ACCESSOIRES
POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS

Manuel illustré de la Danse
LA PAVANE
Edition en noir, 4 fr. — Edition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse
LE COTILLON
Prix : 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

CHAPELLIER-BLAIN
65, rue Richelieu, 65
PARIS

PERRUQUES HISTORIQUES
Pour Costumes et Théâtres
Inventeur des célèbres
FARDS D'ASIE

DELPHINE BARON
COSTUMES HISTORIQUES
FANTAISIE
6, Boulevard des Italiens, PARIS
Ci-devant, 112, rue de Richelieu

D. BOR 19, rue Richelieu, 19
PARIS
Fournisseur de l'Opéra

SPÉCIALITÉ
DE
CHAUSSURES HISTORIQUES

LEBLANC-GRANGER
RICHARD GUTPERLE, Succ^r
FOURNISSEUR DE L'OPÉRA
ET THÉÂTRES ÉTRANGERS
Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtre
12, Boulevard Magenta, 12
PARIS

MACHINES A COUDRE
Plisseuse surjetuse
Boutonnière
La Maison N. RA-
MOUSSET (27, rue
Vieille - du - Temple,
Paris), vend à garan-
tie les machines de
tous systèmes
RÉPARATIONS
FOURNITURES
ET ACCESSOIRES
GROS - DÉTAIL
Fort escompte au Compt.



Armes et Bijouterie historiques
Pour Costumes et Théâtres

TOUCHARD
Rue des Francs-Bourgeois, 48
PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

Au Théâtre-Libre : LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES ; — *A l'Eden* : LA FILLE DE MADAME ANGOT ;
A la Comédie-Française : LES EFFRONTÉS ; — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

Une maîtresse œuvre, la *Puissance des Ténèbres*, drame en cinq actes et six tableaux, du comte Léon Tolstoï, traduit du russe par MM. Isaac Pavlovski et Oscar Méténier, vient d'apparaître sur une petite scène, fort à la mode en ce moment, celle de Montparnasse, où elle a été interprétée par la jeune troupe du Théâtre-Libre.

Cette représentation a soulevé de chauds débats. Pour moi, il n'est qu'un mot qui serve : la pièce de Tolstoï est un chef-d'œuvre incomparable, digne d'Eschyle et digne de Shakespeare, par la composition des âmes, par le rôle tantôt aveugle, tantôt logique de la Fatalité, par la simplicité des moyens employés...

Je suis obligé ici d'aller vite et de dire tout de suite, en trop peu de mots peut-être, mon admiration profonde — et dégagée, je vous le jure, de tout esprit de parti — pour cette peinture sauvage d'un coin de l'univers ; mais je dois reconnaître, en revanche, — et non sans un vif chagrin, — que plusieurs juges, d'ordinaire assez fins, se sont regimbés contre elle de façon bien étrange...

Un d'eux, pour prendre un exemple, — et non pas le premier venu, — est resté si indifférent devant la haute psychologie de cette œuvre, que, s'attachant uniquement à l'horreur des faits représentés, sans même paraître voir la force qui les enchaîne, il a comparé la pièce aux *mystères* ou *miracles* du quatorzième siècle, et tous ses personnages à de simples marionnettes....

Or les faits ne sont rien ici, — qu'il me soit permis de le faire remarquer à M. Émile Faguet ; — il s'agit d'une étude d'instincts, menant, au hasard, des brutes, jusqu'à l'heure où la loi suprême reprend ses droits ; et il ne me paraît point, — on en jugera d'ailleurs, — que ces instincts et cette évolution soient si mal observés...

Et puis, qui de nous a le droit de comparer, en vraie connaissance de cause, une œuvre dramatique quelconque à celles dont le moule est au-

jourd'hui brisé, — aux *miracles*, puisque le mot a été prononcé?... Il faudrait tout d'abord avoir vu ces œuvres du moyen-âge et se rendre compte de l'effet qu'elles pouvaient produire, mises en scène... Ne se trompe-t-on pas, chaque jour, à la simple lecture, sur le sort des ouvrages contemporains destinés à la représentation?...

Puis donc qu'un drame ne peut se juger, comme on dit, qu'à la rampe, nous ne saurions avoir même l'impression des *mystères* d'autrefois, qui eurent sans doute leur raison d'être, puisque pendant si longtemps ils constituèrent seuls tout le théâtre, mais qui sont pour nous lettre morte.

J'ai dit que les faits ne sont rien par eux seuls dans la *Puissance des Ténèbres* ; — et je dois pourtant les raconter.

Piotr, riche paysan, est, quoique jeune encore, maladif et, par suite, maussade.

Il gourtmande volontiers sa seconde femme Anicia, une coquette de village, — sa fille de premier lit, Akoulina, une grosse commère de seize ans, sottée et à moitié sourde, — et surtout son domestique, Nikita, un bellâtre de vingt-cinq ans, libertin et paresseux, habitué aux conquêtes faciles, n'ayant pas même le soupçon de ce que peut être un scrupule.

C'est Nikita lui-même qui nous le dit : « J'aime les femmes comme le sucre ! »... Et, après avoir séduit une pauvre fille, Marina, par une promesse de mariage, il a tôt fait de devenir l'amant d'Anicia, de la femme de son maître.

Ce Nikita a une mère, Matriona, une vieille, cupide et rusée, qui tout de suite a deviné les choses et vu le parti qu'on peut tirer de pareille situation ; — il a un père, Akim, un pauvre homme, malingre et dévôt, dont l'esprit est vacillant, une misérable cervelle d'être bon et ignorant, où balotte l'idée du devoir, sans que la bouche inhabile du vieillard puisse seulement prononcer une phrase construite à souhait. — Ce n'est même pas un des

effets les moins navrants de la pièce que l'effort désespéré et constant de ce malheureux à rassembler ses idées et à tâcher de les exprimer par des mots cherchés en vain.

Or, Akim a eu vent de la séduction de l'orpheline Marina par Nikita ; il veut donc les marier, « pour couvrir le péché ». Il invoque le nom de Dieu, — le seul qui lui vienne facilement aux lèvres : « Nikita, tu peux tromper les hommes, tu ne tromperas pas Dieu ! »... Pour échapper au mariage que sa mère, Anicia et lui-même redoutent tant, Nikita jure, en se signant devant les saintes images, que rien ne s'est passé jamais entre lui et Marina... Celle-ci se présente peu à près à l'izba de Piotr ; — et Nikita l'en chasse avec brutalité, sous les yeux d'Akoulina, la jeune idiote... Et celle-ci, tout en se sentant, elle aussi, poussée vers ce robuste gars par l'instinct d'abord, et surtout par le désir de faire enrager sa belle-mère, pleure de honte à la pensée qu'un jour, elle sera à son tour « lâchée, » comme Marina...

Après ce danger d'union écarté, le temps est mûr pour le plan de la vieille Matriona. — Elle a fourni du poison à sa « petite fraise » Anicia, en lui disant le moyen de s'en servir... Dès lors, il serait vraiment bien surprenant que Piotr ne finit pas par succomber au mal dont il languit depuis si longtemps... C'est ce qu'il fait le plus simplement du monde, après avoir beaucoup souffert et en demandant, à son heure dernière, pardon à Nikita, — complice passif et lâche de sa mort, — des offenses qu'il put lui faire par paroles ou par actions... « Je n'ai pas à te pardonner, nous sommes tous pécheurs... » répond le misérable, qui ne peut s'empêcher d'être ému... Et il ajoute, tout en larmes : « Dieu te pardonnera, oncle Piotr ! Je n'ai pas à t'en vouloir, tu ne m'as jamais fait de mal. Pardonne-moi, toi ! Peut-être suis-je plus coupable envers toi !... »

Après cet accès d'émotion, il n'en profite pas moins pleinement de la mort de Piotr. — Sur le cadavre de celui-ci, on a trouvé toute sa petite fortune ; et Nikita, qui, moins d'un an plus tard, est devenu le mari d'Anicia, fait joyeusement danser les roubles... Il s'enivre à plaisir, traite rudement sa femme et lui a donné presque ouvertement Akoulina pour rivale. « C'est moi le maître ! — dit-il à celle-ci, — Je fais ce que je veux. Je n'aime plus Anicia, c'est toi que j'aime maintenant ! C'est ma volonté ! J'aime qui bon me semble ! »

Mais, sauf aux heures où il doit mettre la paix entre ces deux créatures qui se détestent, il se sent accablé par un ennui de plomb ; et, n'ayant plus que l'ivresse pour y faire diversion, — puisqu'il s'est déchargé de tout travail manuel, en prenant pour ouvrier l'ancien soldat Mitrich, — il en arrive parfois, dans sa dégradation, à pleurer de crainte et de vide écoeurant !...

Comme il s'est lassé d'Anicia, il se lasse d'Akoulina... On va donc marier celle-ci à quelque complot. Matriona et Anicia n'ont pas eu de peine

à arranger cela, et l'inerte Akoulina se laisse faire, de peur de déplaire à son amant... « Nikita, — a dit le vieux Akim, qui pourtant soupçonne à peine la moitié seule de ce qu'il voit, — tu es sur le chemin de ta perte ! »

Il y court maintenant grand train, sur ce chemin ! Voici que, trois semaines seulement avant le jour fixé pour son mariage, Akoulina devient mère !... Il faut donc que l'enfant disparaisse... Et, cette fois, Anicia ne veut pas agir seule... Elle exige que Nikita ait, lui aussi, sa part du crime, et qu'il l'aide à l'exécuter !... C'est en vain qu'il se révolte ; — que la moitié d'une nuit terrible se passe, pour lui, à résister aux prières de sa mère, l'affreuse Matriona, qui le supplie d'aller creuser, dans la cave, la fosse où on couchera le petit corps, — le nouveau-né qu'il a fallu arracher des bras de sa mère !...

« Ne pas savoir arranger une pareille affaire dans sa propre maison !... Prends la petite pelle, descends et travaille, je t'éclairerai !... La terre n'ira pas causer !... Va, mon chéri ! »... Il résiste jusqu'au bout, mais il lui faut céder devant la fureur d'Anicia... « Bon ! voilà un homme délicat !... Tu as été le maître assez longtemps, à mon tour maintenant ! »... Matriona approuve sa bru : « C'est comme ça, mon cher, tu as su t'amuser. A toi d'effacer les traces ! — Oui ! — reprend Anicia, hors d'elle, — il s'est assez fichu de moi !... Comme ça, je ne serai pas seule, lui aussi sera un assassin ! Il saura ce que c'est ! »

Et, comme elle veut ameuter le village par ses cris et se perdre avec lui, en révélant à tous le meurtre, resté inconnu, de Piotr, Nikita descend enfin... L'enfant vit encore, quand on le jette entre ses bras !... Hagaré, inconscient, terrifié, il l'écrase sous une planche et pèse de tout son corps ;... mais le cœur lui manque, il refuse d'achever... il est même au point de tuer et sa femme et sa mère ;... et c'est Matriona qui doit elle-même terminer la besogne de l'enfouissement, tandis que, privé de ses sens, Nikita se laisse tomber sur les marches de la cave...

« Tu t'es amusé, et bien c'est fini maintenant ! tu faisais le crâneur, attends, tu vas savoir ce que c'est ! tu en rabattras ! » lui a crié Anicia exaspérée... — Elle n'a pas cru si bien dire — ni deviné qu'elle-même a ainsi préparé sa perte...

Avec la terreur, le remords est entré en Nikita... « Cette Anicia, — dit-il toujours, — je la déteste comme une herbe empoisonnée ! Elle m'a saisi aux jambes comme la grande plante des eaux ! »

... Et, le jour des noces d'Akoulina, il est sorti de la salle du festin, au moment même où, comme chef de famille, l'heure est venue, pour lui, de bénir les époux... Il dit sa peine à Marina, la fille séduite par lui jadis et devenue depuis lors la femme d'un brave homme de veuf, dont elle élève les enfants...

« La vie me dégoûte... je me dégoûte moi-même, — lui répète Nikita, — le chagrin, le chagrin m'a dévoré ! Et si bien dévoré que rien ne m'intéresse plus ! »...

Matriona, puis Anicia, le viennent alors chercher pour la bénédiction...

Elle est toute rouge, Anicia, sous ses lourds habits de fête, un peu grise, et surtout la plus heureuse du monde... D'abord, elle va être enfin débarrassée d'Akoulina par ce mariage inespéré... Et puis, « tout se passe si honnêtement, si bien !... La rivale est liquidée ; maintenant, nous n'avons plus qu'à nous laisser vivre et à nous réjouir !... tout est arrangé honnêtement, selon la loi !... Je suis si contente ! Je peux pas te dire !... C'est comme si je me mariais une seconde fois !... »

Mais lui, demeure triste et immobile... « Je la regarde, — pense-t-il, — et le cœur me lève ! Est-ce qu'on peut vivre avec elle ?... Je la tuerais un jour ! Ce sera pire !... »

... Il lui promet pourtant de la rejoindre pour aller bénir Akoulina, — mais avec l'idée arrêtée de se soustraire par la mort à cette obligation. Dans le tas de paille sur lequel il s'est venu coucher, — devant la porte de la sinistre cave, — il a trouvé un bout de corde : il s'en servira !... Il tire, et amène avec... son vieil ouvrier Mitrich, étendu là ivre-mort, et qui se met à lui tenir force propos incohérents...

Et c'est la conclusion de ce long discours d'ivrogne, en apparence absolument oiseux, qui va soudain faire prendre son parti à Nikita !... « Je ne crains personne, — a dit Mitrich, — Je ne ne mens pas !... Mais, comme ma conscience est nette, je suis tranquille ! »

Lâchant la corde qu'il tenait déjà, Nikita a redit alors machinalement : « Tu dis qu'il ne faut pas avoir peur des gens ? » — et s'est tout de suite dirigé vers l'izba...

... Le vicié maintenant au haut bout de la table brillamment illuminée... Il vient d'entrer avec son père. Il est pieds nus... D'un long regard circulaire, il parcourt l'assistance...

« Marina, es-tu ici ?... Akoulina es-tu ici... ? Père, tu es ici, regarde-moi ! Chrétiens orthodoxes, mes frères ! Vous êtes tous ici, et moi, me voilà ! » — Et il tombe à genoux...

« Marina, regarde ici ! Je t'avais promis le mariage, je t'avais séduite ! Je t'ai trompée, je t'ai lâchée ! Pardonne-moi au nom du Christ !... Akoulina, c'est à toi que je parle maintenant ! Ecoutez chrétiens orthodoxes, mes frères ! Je suis damné ! Akoulina, je suis coupable envers toi ! Ton père n'est pas mort de sa bonne mort. On l'a empoisonné !... Akoulina, c'est moi qui l'ai empoisonné ! Pardonne-moi au nom du Christ !... J'ai encore à confesser, Akoulina, un grand péché envers toi ! Je t'ai séduite... Pardonne-moi, au nom du Christ !... J'ai empoisonné le père, j'ai séduit la fille, moi, misérable que je suis ! J'avais pouvoir sur elle, et j'ai tué son enfant... Père chéri, pardonne-moi aussi, moi, le damné ! Je n'ai pas écouté ta voix, et ce que tu as prédit est arrivé ! Pardonne-moi, au nom du Christ ! »

Et tandis que le vieil Akim, enthousiasmé, s'écrie : « Dieu te pardonnera, mon enfant chéri ! Tu ne t'es pas épargné, il t'épargnera ! » Nikita, qu'on vient de lier et qu'on emmène, ajoute : « C'est moi qui ai tout fait. C'était mon idée, je l'ai accomplie. Menez-moi où vous voudrez. Je ne dirai plus rien ! »

Après avoir déclaré, par deux fois, que les faits ne sont rien ici, je me suis laissé entraîner, par le mouvement du drame et le désir d'en donner l'illusion, à le raconter tout entier... Ces détails étaient utiles pour poser les personnages ; — mais il est cependant impossible, sur cette simple analyse, de se figurer l'impression très vive de réalité qui serre le cœur pendant ces six tableaux, tous d'une facture étonnante et d'une puissance vraiment extraordinaire.

Le troisième acte, — celui où l'auteur nous introduit dans le ménage de Nikita, neuf mois après la mort de Piotr, où il nous montre le père Akim témoin épouvanté de la débauche de son fils et de la tranquille impudeur des deux femmes qui vivent à ses côtés, — est d'une intensité d'observation qu'on a voulu comparer à celle des plus belles pages de *la Terre* (j'entends de celles qui sont indiscutées), encore que Nikita semble être plutôt ici pour rappeler le Coupeau de *l'Assommoir*.

Quant au quatrième acte, celui de l'infanticide, je ne vois pas qu'il soit moins émouvant que la nuit de Macbeth, avant le meurtre de Duncan... Le cri d'Anicia : « Il saura ce que c'est ! » est saisissant de vérité... Et c'est aussi une trouvaille de génie, puisque c'est ce cri là même qui justifiera plus tard le revirement brusque de l'âme obscure de Nikita, — puisque Anicia deviendra ainsi, grâce à l'aveu de son complice, la propre victime de son infernale idée.

Il est donc plus spécieux que juste de comparer cet acte, — comme on l'a fait, avec une nuance évidente de mépris, — à un mélodrame quelconque d'Eugène Scribe, sous ce prétexte qu'il s'y tue un enfant, — ou encore à la scène de la torture de *la Tosca*, avec cette apparence de raison qu'il s'y passe, à la cantonade, un crime que nous ne voyons pas, mais dont nous ressentons l'horreur physique par contre-coup.

Enfin la confession de la fin est, ce me semble, d'une grandeur majestueuse ; — et, si d'aucuns la trouvent insuffisamment préparée, on peut leur répondre : d'abord, comme je viens de le faire remarquer, que le germe du remords, chez Nikita, s'est montré dès la nuit du meurtre de l'enfant, et s'explique par ce fait, qu'il lui a fallu agir lui-même pour le mal, au lieu de profiter seulement, comme par le passé, de celui commis par les autres ; — et ensuite que ce remords, indirect ouvrage d'Anicia, devait fatalement éclater, précisément parce que Nikita *sait ce que c'est !* — C'est, ce me semble, d'une haute moralité et non point tant banal que plusieurs voudraient le dire.

Ce sentiment naturel, éveil de la conscience, qui vient hanter Nikita, comme il a hanté Macbeth, on

l'a rapproché ironiquement du *Juif polonais*. — Mais est-ce bien là lui faire injure?... Le petit drame, très sobre et très puissant, de MM. Erckmann-Chatrian, est peut-être la meilleure œuvre théâtrale de ses auteurs et vaut bien sa réputation, encore qu'il n'y ait pas lieu de l'égaliser à *la Puissance des Ténèbres*, dont la grande beauté est surtout affaire de philosophie.

Ce qui fait le principal mérite du drame russe, c'est surtout la profonde pitié qui y domine, — et qu'on sent vibrer franchement dans l'âme de Tolstoï, — pour tous les déshérités de l'intelligence et de la civilisation, désarmés devant la bestialité de leurs appétits, allant au mal par faiblesse ou par imbecillité.

C'est là qu'il faut évidemment chercher l'explication de ce titre « *la Puissance des Ténèbres* » ; — car j'ai vraiment peine à croire que Tolstoï ait voulu, comme on nous l'a affirmé, nous montrer par là le repentir de Nikita prenant sa source dans une terreur causée par l'ombre de la nuit...

Sous prétexte d'équivalences, beaucoup de mots de bas langage russe ont été traduits par MM. Pavlovsky et Méténier, — avec l'assentiment de l'auteur, paraît-il, — en expressions faubouriennes, qui, loin de donner l'illusion recherchée, détonnent assez singulièrement. — Il n'est pas exact, d'ailleurs, qu'une partie de la salle ait affecté de les applaudir, de préférence à tous autres passages, afin de faire pièce à ceux qui en parurent choqués. — La vérité est que ces tares n'ont aucune espèce d'importance, qu'il est aisé de les faire disparaître, et que, si quelques-unes ont soulevé des applaudissements, ceux-ci eurent seulement pour but d'imposer silence à quelques protestations intempestives, — pour la plupart féminines, — et de permettre à la pièce, mal à propos interrompue, de continuer sans encombre.

M. Mévisto a joué le rôle si difficile de Nikita. Très insignifiant, pour ne pas dire exécrable, — pendant les deux premiers actes, il s'est révélé comédien, au troisième acte, dont il a fort bien conduit la fin, et au quatrième, où il a rendu de façon puissante la peur sauvage de cet être irrésolu. Il m'a moins plu au dénouement, où je le voudrais un peu plus inspiré. — A ce propos, je ne sais trop pourquoi ce dénouement a été quelque peu modifié et écourté au Théâtre-Libre. Les changements apportés ne sont pas très heureux.

M. Antoine a composé le personnage d'Akim d'une manière absolument remarquable : avec son geste court et saccadé, sa parole hésitante et angoussée, son regard droit et timide à la fois, il nous a positivement donné l'illusion de ce vieux moujik ; — madame Barny a été une effrayante Matriona.

Les autres interprètes, mesdames Lucienne Dorsy (Anicia), Luce Colas (Akoulina), Deneuilly (Marina); MM. Cernay (Piotr), Paul Dormans (Mitrich), ont été seulement convenables.

Une mention est due enfin à la petite Walter, dans un personnage d'enfant.

Et maintenant, verrons-nous *la Puissance des Ténèbres* sur une grande scène parisienne ?...

Je le voudrais certes, sans oser l'espérer... Ceux mêmes de mes confrères qui disent l'admirer le plus sont tous d'accord pour déclarer qu'elle n'y aurait aucun succès et que le public peut-être l'accueillerait durement. Je ne suis pas convaincu qu'ils aient tous si raison... La plupart d'entre eux n'ont-ils pas dit naguère même chose à propos d'*Hamlet* ? Et l'événement n'a pas justifié leurs craintes.]

En tous cas, le drame de Tolstoï n'est pas seulement l'œuvre d'un très grand artiste : c'est celle aussi d'un homme de cœur, d'un poète qui, sous un aspect farouche, saigne visiblement par toutes les plaies béantes de la pauvre Humanité !...

Le même jour et à la même heure que le Théâtre-Libre offrait à son petit groupe d'invités *la Puissance des Ténèbres*, M. Bertrand inaugurait sa direction de l'Eden, en rendant au public parisien *la Fille de madame Angot*, transformée en une sorte de très luxueuse féerie.

Sans examiner tout de suite si l'œuvre a gagné ou perdu à ce changement de mise au point, il faut convenir que l'idée de présenter à la fois madame Judic, dans le rôle de mademoiselle Lange et mademoiselle Jeanne Granier, dans celui de Clairette, est presque un trait de génie — administratif s'entend.

Grâce aux tendances, de plus en plus américaines hélas, du théâtre contemporain, les noms de ces deux divas aimées, réunis sur la même affiche, devaient suffire à attirer pendant longtemps la foule très appréciable de leurs admirateurs, et, après elle, l'armée innombrable des badauds, celle qui fait les grosses recettes.

Ce calcul n'a pas été déçu, et, comme, par surcroît, la reprise est arrivée à son heure, c'est certainement un succès pécuniaire que vient d'obtenir la nouvelle *Fille de madame Angot*.

En revanche, est-ce à vrai dire, un succès artistique ?... Il serait hardi de l'affirmer.

Il est certain tout d'abord que ce charmant opéra-comique n'est pas représenté ici dans son cadre naturel. — C'est le sort qu'il eut toujours d'ailleurs, et tout son mérite n'est pas de trop pour avoir résisté quand même aux scènes et aux interprétations qu'il a rencontrées jusqu'ici.

En 1873, aux Folies-Dramatiques, il ne fut soutenu sérieusement que par mesdames Paola Marié et Desclauzas ; — et les autres interprètes, dont aucun ne savait chanter, le chargèrent à outrance et le poussèrent dans la farce : on fit alors trop petit.

A l'Eden, on a fait trop grand, et la musique s'y noie presque dans les splendeurs de la mise en scène.

C'est à l'Opéra-Comique, — et rien que là, — qu'aurait dû se jouer *la Fille de madame Angot*. Elle devrait figurer au répertoire de ce théâtre, au

LA TOSCA
Sarah Bernhardt
(3^{me} Costume)



BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Léopoldo



REPRODUCTION DE VOTRE PHOTO

© 1900

MAM'SELLE CRÉNON
Juliette



F. MESTRES

MONTREUIL GÉNÉRAL

1515

LA DAME DE MONTSOREAU

Diaphe



M. S. P. 1515

LA DAME DE MONTSOREAU
Uz fou

LA DAME DE MONTSOREAU
Uz fou



même titre que *Fra Diavolo* ou *les Diamants de la Couronne* : la partition est assez délicate pour pouvoir être comparée à la plupart de celles qui ont constitué le genre « éminemment national », et elle continue bien la tradition de ce genre.

Si son caractère d'opérette n'était pas malheureusement passé à l'état de fait établi, je ne serais pas du tout surpris de la voir paraître un beau jour sur la même scène où M. Charles Lecocq n'a pu faire réussir son *Plutus*.

De toutes manières, l'immense vaisseau de l'Eden est beaucoup trop vaste pour une œuvre aussi légère que *la Fille de madame Angot*.

Même disproportion fut remarquée naguère à la Gaité, pour *Orphée aux Enfers* et *Geneviève de Brabant*, à la Porte-saint-Martin, pour le *Petit Faust*, quand ces joyeux opéras-bouffes y furent portés, grossis de la façon qu'on sait.

Encore ceux-ci prêtaient-ils plus, l'un par son côté mythologique, les autres par leur absolue fantaisie, à de grands développements scéniques et musicaux, que *la Fille de madame Angot*, dont l'intrigue est presque intime, dont le décor et les costumes sont d'une époque, sinon quasi-contemporaine, du moins très rapprochée de la nôtre.

Il va sans dire que la représentation de l'Eden s'est ressentie de cette disparité entre la ténuité du fond et l'exagération de la forme.

Improvisée pour ainsi dire, puisqu'elle a été montée en moins d'une vingtaine de jours, elle s'est aussi ressentie d'un réel manque d'ensemble dans l'interprétation.

Il est évident, n'est-ce pas, que mesdames Judic et Granier ont été toutes deux acclamées?...

Il est certain pourtant que la première, dont le talent est tout de charme et de finesse, a eu plus à lutter que la seconde, non seulement contre l'ampleur du cadre, mais encore contre un personnage absolument en dehors, comme on dit. — On lui a su néanmoins très bon gré de s'être carrément risquée, cette fois, dans un rôle non écrit expressément pour elle et qui n'est pas pour faire valoir ses plus remarquables qualités.

Tenant donc compte de la difficulté vaincue, si j'ai un petit reproche à lui faire, ce sera tout simplement de s'être livrée, dans le fameux duo de la dispute, au troisième acte, à des interruptions parlées et autres cascades peu drôles, qui ne laissent pas de faire rire une moitié du public, mais portent singulièrement sur les nerfs de l'autre moitié.

Mademoiselle Jeanne Granier peut prendre également, — si cela lui convient, — sa part de cette observation, car c'est elle qui donne à sa co-étoile, madame Judic, l'exemple des cascades en question.

Au demeurant, — sauf en cet instant où la frénésie des *bis* semble d'ailleurs lui donner raison, — mademoiselle Granier est fort amusante d'un bout à l'autre de ce joli rôle de Clairette, qu'elle chante à ravir, et joue, comme bien vous pensez, en comédienne consommée, — encore que, selon moi, elle

n'accentue pas assez le contraste entre les deux faces de l'héroïne : fausse timide, pendant les deux premiers actes, et déléurée au troisième.

Dans ce dernier acte, on lui fait danser un pas, ma foi assez savant, au beau milieu d'un ballet de *forts et fortes* de la Halle, qu'on a intercalé au milieu des danses du Bal de Calypso. — Elle s'en tire le mieux du monde, mais se laisse afflubber, pour cela, d'un costume vraiment bien bizarre : jupe noire et rose, dessous noirs (!), bas noirs, (quel anachronisme !), et chapeau de bergère posé à la diable sur une chevelure embroussaillée... Je regrette franchement la toilette de dame de la Halle, que portait de manière si piquante madame Paola Marié, aux Folies-Dramatiques et que porte encore à l'Eden, madame Judic toute seule...

Mon Dieu, que je voudrais donc ne pas avoir à parler des autres interprètes!

C'est M. Romain, du Gymnase, qui a chanté le rôle d'Ange Pitou... Il est très beau, M. Romain, même sans moustaches, et quelqu'un lui a, paraît-il, découvert une délicieuse voix de ténor... Je voudrais bien savoir qui...

M. Lamy, des Bouffes, a fait Pomponnet, au moins pendant les deux ou trois premières soirées. On ne l'entendait pas beaucoup. Et puis il a disparu. Et alors, comme de raison, on ne l'a plus entendu du tout...

M. Christian a mis sa verve habituelle dans le rôle de Larivaudière; mais, contemplée de si loin, cette verve passe à l'état de souvenir, (car si la musique résonne merveilleusement à l'Eden, le dialogue ne s'entend qu'avec peine). — Madame Piccolo a été une très gaie et surtout très ronde Amaranthe; — M. Germain est un tout petit Trenitz, qui ne manque pas de légèreté et a drôlement conduit le célèbre chœur des conspirateurs.

L'orchestre de M. Marius Boullard, les chœurs et la figuration ont eu leur part de succès.

La mise en scène est admirablement réglée, et les décors sont jolis à souhait.

Celui du premier acte surtout, — le carré des Halles avec la fontaine des Innocents, — est tout à fait charmant... Sur la fin, on y lance assez audacieusement toute une charge de cavalerie, pour contenir la foule au moment de l'arrestation de Clairette, — et cet effet renouvelé de *la Dame de Monsoreau* s'accomplit avec la plus grande facilité...

Rien à dire du troisième décor, « le Bal de Calypso »; — mais celui du deuxième acte, qui nous met dans l'intérieur splendide de mademoiselle Lange, serait d'une meilleure tonalité, si, pour l'entrée des hussards d'Augereau, on ne le plongeait pas soudain dans un vrai bain de lumière électrique... (sous le Directoire..., c'est bien le cas de dire : « Déjà! ») — Sans insister outre mesure sur la précocité de ce genre d'éclairage, son principal inconvénient est que l'emploi de cette lumière crue a exigé, pour toutes les toilettes de la fête, une gamme de nuances très criardes et fait renoncer le dessina-

teur à l'utilisation des tons discrets et si charmants de cette extrême fin du dix-huitième siècle.

A cela seulement je veux attribuer l'impression peu harmonieuse et presque désagréable produite par la plupart des costumes de M. Draner, qui avait ici la partie belle et n'a pas su en profiter. — Il y a lieu cependant de faire exception pour les deux robes de madame Judic, quoique celle du bal ne soit pas très exacte, pour la toilette nuptiale de mademoiselle Jeanne Granier et pour les uniformes militaires, qui sont coquets et galamment portés.

La Comédie-Française a repris les *Effrontés*, cette œuvre mâle de M. Emile Augier, dont la première représentation remonte déjà à tout près de trente ans, mais qui semble presque d'hier, quoique par le style, par les allusions, par les prophéties surtout, devenues pour la plupart, hélas! des réalités, elle porte bien sa date...

N'est-ce pas une illusion?... Elle m'a même paru plus jeune, plus vivante que lors de la dernière reprise, qui eut lieu, voilà, je crois, quatre ou cinq ans.

C'est qu'elle est taillée en plein marbre, qu'elle s'attache, non à de vains débats, à des polémiques éphémères, à des controverses oiseuses sur de fragiles institutions, mais aux vices, aux vertus, aux passions éternelles de l'humaine nature; — c'est qu'elle met aux prises des âmes et non pas des fantômes; — c'est qu'elle donne, en un mot, l'impression de la vie, en évoquant des sentiments dont chacun a la notion, s'il ne les a pas toujours éprouvés par lui-même.

Dès lors, qu'importe, au bout de cette vigoureuse et sobre étude de caractères, l'optimisme peut-être exagéré de son dénouement?...

Certes le désir de faire triompher l'honneur quand même précipite un peu cette fin et exige des moins sceptiques un effort de crédulité, — mais est-ce chose à discuter qu'un dénouement, dans une comédie de cette portée, et pourquoi donc le trouver mauvais si, après tout, nous en sommes plutôt charmés que choqués?... Et c'est justement ce qui arrive.

Il y a bien des changements dans l'interprétation de la dernière reprise.

MM. Got, Thiron et Barré ont conservé, il est vrai, leurs rôles de Giboyer, du marquis d'Auberive et de Charrier et retrouvé le succès qui les y accueillit; — et M. Laroche continue de jouer avec son habituelle correction le rôle de Sergines, le journaliste intègre et puritain, qui vit pourtant presque ouvertement avec une femme mariée.

Mais tous les autres personnages ont changé de titulaires.

C'est M. Baillet qui a pris celui de Vernouillet (le directeur véreux d'une feuille bien pensante), que M. Fevre lui a cédé; et il n'y a pas mauvaise allure. — M. Lebarry, qui a succédé à M. De-

launay dans le rôle d'Henri Charrier, n'y a ni la légèreté, ni la gaieté nécessaires; — mademoiselle Legault nous donne difficilement l'illusion d'une grande dame, sous les traits de la marquise d'Auberive; — et mademoiselle Müller, qui fait maintenant Clémence, m'a paru moins mélancoliquement touchante que ne l'était sa devancière, mademoiselle Marguerite Durand, qui vient de quitter bien prématurément la Comédie-Française.

Savez-vous que cela ne fait pas moins de huit grands rôles, tous admirablement campés — qui traversent ces cinq actes, et que, dans l'histoire de notre littérature dramatique, il faudrait peut-être remonter jusqu'aux *Femmes savantes*, pour retrouver le pendant d'un pareil tour de force?... Quel maître auteur décidément que M. Emile Augier!...

Puisque nous sommes à la Comédie-Française, quelques mots sur les représentations qu'elle a données très fructueusement de *Monsieur de Pourceaugnac*, pour les fêtes du Carnaval.

Cette farce énorme a fait rire comme toujours et son nouvel interprète y a obtenu un succès fou, encore qu'il fausse complètement, selon moi, le caractère de son héros...

Qu'il me soit donc permis, du moins, comme l'esclave antique, de lui faire entendre là-dessus le son de ma petite flûte, au milieu de son triomphe!

Tout le comique de ces trois actes est, ce me semble, dans l'ahurissement constant et progressif du gentilhomme naïf et vaniteux, venu du fond de son Limousin à Paris pour y trouver d'emblée gente fille et grosse dot, et qui, ne doutant point d'une victoire facile, ne doit absolument rien comprendre à la bizarre suite d'événements, d'abracabrantes mésaventures, qui l'accueillent au débotté...

Or, de ce pataud important et continuellement interloqué, M. Coquelin Cadet a fait une sorte de singe malicieux et impétueux, avec un sourire spirituel et du vif argent dans les veines. Par un excès de finesse, il change ainsi la pièce du tout au tout.

Mais il faut croire qu'elle n'en est pas moins drôle, car le public a eu l'air de la goûter tout autant.

Et il goûte aussi beaucoup MM. Truffier, un fin Sbrigani, — de Féraudy, un apothicaire très artiste ment fantaisiste, — mesdames Jeanne Samary, Kalb et Frémaux, — et MM. Martel, Boucher, Samary, Grivollet, Laugier, (ce dernier un peu trop grave), qui constituent un ensemble des plus satisfaisants.

La traditionnelle poursuite des seringues dans la salle à la fin du premier acte, a été rétablie pour la circonstance et s'est achevée dans un délire de joie.

RENÉ-BENOIST.

A TRAVERS LES LIVRES

De la Puissance des Ténèbres, du comte Léon Tolstoï, traduite par MM. Isaac Pavlovski et Oscar Méténier et éditée chez Tresse et Stock, nous tenons à citer, pour donner, autant que possible, une idée de la manière très personnelle de l'auteur, la fin du quatrième acte, un des passages précisément les plus attaqués de cette œuvre originale.

C'est l'instant où Nikita, ainsi qu'il est dit plus haut, prend le parti du suicide pour se soustraire à la nécessité d'aller bénir l'union d'Akoulina ainsi qu'il vient de le promettre à sa femme, Anicia, et à sa mère, Matriona.

NIKITA.

J'y vais tout de suite. Allez, je vous rejoindrai. J'irai... Je donnerai ma bénédiction... (*Les femmes s'arrêtent.*) Allez! Je vous suis, allez donc! (*Les femmes s'en vont, Nikita les suit des yeux, pensif. — Resté seul, il se rassied, puis se déchausse.*)

Vous pouvez m'attendre! Ah! non! Vous me cherchez... sur la poutre, si je ne suis pas là... Une fois le nœud coulant fait, allez!... En bas!... cherchez après! Heureusement, les rênes sont ici! (*Il reste pensif.*) Une autre peine, n'importe laquelle... on peut s'en débarrasser, mais celle-là... elle est ici... dans mon cœur!... Ça ne s'enlève pas! (*Il regarde du côté de la cour.*) Elle revient encore! (*Contrefaisant Anicia.*) Ah! que c'est joli! Et comme il faut! Je vais me coucher près de toi! Ah! sale catin! Eh bien! tiens! Embrasse-moi quand on me décrochera! Ce sera fini une fois pour toutes! (*Il saisit brusquement la corde et la tire à lui.*)

MITRITCH, se soulevant sans lâcher la corde. Il est ivre.

Donnerai pas! La donnerai à personne! Je l'apporterai moi-même. Si j'ai dit que j'apporterais la paille, je l'apporterai. C'est toi, Nikita! (*Il rit.*) Ah! diable! Tu viens chercher de la paille?

NIKITA.

Donne la corde?

MITRITCH.

Ah! non, attends! Les paysans m'ont envoyé... Je vais ramasser... (*Il se lève et veut ramasser de la paille, mais il chancelle. Il s'obstine et finit par tomber.*) C'est l'eau-de-vie qui est la plus forte! Elle l'a emporté!

NIKITA.

Donne les rênes.

MITRITCH.

Je te dis que non... Ah! Nikita, tu es bête comme une oie! (*Il rit.*) Je t'aime!... Mais tu es bête... Tu n'es pas content... parce que je me suis remis à boire! Ah! bien! Je me fiche pas mal de toi! Tu crois que j'ai besoin de toi?... Regarde-moi bien! Je suis sous-officier. Imbécile, tu ne saurais pas dire: — « Sous-officier au 1^{er} régiment de grenadiers de Sa Majesté l'Impératrice! » J'ai servi le tsar et ma patrie avec fidélité et honneur. Et qui suis-je? Tu penses que je suis un guerrier. Je ne suis pas un guerrier, moi! Je suis le dernier des hommes, je suis orphelin, je suis un noceur! J'ai juré de ne pas boire et me voilà encore parti! Eh bien! Tu penses que je te crains? Pas le moins du monde! Je ne crains personne! J'ai commencé à boire? Eh bien! J'ai commencé, voilà tout!... Maintenant, je ne cesserai plus pendant au moins deux semaines... Je m'arrangerai bien... Je boirai tout jusqu'à ma croix! Je boirai ma casquette! Je mettrai en gage mes papiers! Je ne crains personne!... On m'a battu de verges au régiment pour m'empêcher de boire... On m'a fouetté, fouetté!... — Eh bien, me disait-on, continueras-tu? — Oui! que je

répondais. Pourquoi craindre? Voilà comme je suis! Je suis tel que le bon Dieu m'a fait. J'avais juré de ne pas boire, je ne buvais pas! Maintenant j'ai commencé, et je bois... Je ne crains personne. Je ne mens pas... Je dis ce qui est. Pourquoi les craindre, ces chameaux-là? Tenez! me voilà! Un pope me disait: — « Le diable est le plus grand vantard de la terre, aussitôt que tu commences à te vanter tu perds toute ton énergie et quand tu n'as plus de courage devant les gens, il met tout de suite le grappin sur toi et il t'emporte où il veut! » Mais comme je n'ai peur de personne, que ma conscience est nette, je suis tranquille! Je me fiche de lui! Il ne me fera rien, là!

NIKITA, se signant.

Et moi, que fais-je donc? (*Il lâche la corde.*)

MITRITCH.

Quoi?

NIKITA, se levant.

Tu dis qu'il ne faut pas avoir peur des gens!...

MITRITCH.

Avoir peur d'un tas de chameaux! Regarde-les donc au bain. Tous faits de la même pâte: les uns ont le ventre un peu plus gros, les autres plus petit. Voilà toute la différence. Et en avoir peur!

MATRIONA, sortant de l'izba, à Nikita.

Eh bien, viens-tu?

NIKITA.

Oui! ça vaudra mieux, j'y vais! (*Il se dirige vers l'izba.*)

Cet incohérent discours d'ivrogne, qui, même au Théâtre-Libre, a paru à beaucoup de spectateurs venir retarder sans nécessité le dénouement de Tolstoï, semble, au contraire, l'expliquer si on le relit attentivement.

Depuis que la débauche l'a ruiné, Mitritch est redevenu sobre et laborieux... Vienne une occasion d'orgie, et son vice le ressaisit, — le même qui a tant contribué à la perte de Nikita... Alors le hasard met en présence les deux hommes, le maître et le valet, juste dans le temps que le premier va ajouter à tous ses crimes celui du suicide, — le plus grand de tous, — (n'oublions pas que nous sommes en pays de foi!)

Pour fuir à la fois ses remords et la terreur de la justice humaine il va braver celle de Dieu; — et c'est alors une brute, comme lui, qui lui donne le mépris des hommes, et lui inspire, sans même s'en douter, la libre confession de ses forfaits...

Au point de vue social, Nikita est ainsi puni par où il a péché, puisque c'est le conseil d'un ivrogne qui le pousse à sacrifier son corps; — au point de vue religieux, le vice, qui a contribué à le perdre est aussi celui qui le sauve, que c'est le conseil d'un ivrogne qui le décide à racheter son âme.

Si grossiers que soient les êtres peints ici, il y a, dans ce contraste, une grandeur sauvage, qu'il nous paraît bien difficile de ne pas trouver dramatique.

Voilà pourquoi nous avons voulu mettre, tout fruste, sous les yeux de nos lecteurs, — en en demandant pardon à nos lectrices, — ce brutal extrait du drame de Tolstoï.

SYLVAIN DES TOURNELLES.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

Aux Nouveautés, *la Volière*, opéra-comique en trois actes de MM. Naitter et Beaumont, musique de M. Lecocq; — à Déjazet, *Tous pinés*, trois actes de bouffonnerie peu gaie, de M. Pierre Raynaud; — au Château-d'Eau, *Gavroche*, un assez bon drame populaire, en cinq actes et sept tableaux, de M. Jules Dornay, ont eu un succès assez court.

Trois nouveaux sociétaires à la Comédie-Française: MM. Boucher et Truffier, et... M^{lle} Céline Montaland.

A l'étranger. — Au théâtre de Strasbourg, refus, par la délégation d'Alsace-Lorraine, de la subvention allemande; — à Madrid, incendie du théâtre de Rio-Tinto.

La partition de *la Dame de Monsoreau* a paru chez MM. Choudens père et fils.

Nécrologie: Barrielle, l'ancienne basse de l'Opéra-Comique; — et Charles Delprat, critique musical.

R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Compositions de M. LOUIS VALLET.

LEONATO (1^{er} et 2^e actes). — Souliers, trousse, pourpoint de dessous et manchons velours frappé mousse fanée rebrodé d'argent; — cuirasse et manches en drap havane, à crevés de satin crevette, bordés et soutachés de tresse soie et argent, (la bordure des crevés est de soutache d'argent); — maillot de soie mousse fanée; — le petit col du pourpoint, relevé à l'espagnole, doublé de satin crevette et d'un galon d'argent, maintient un autre col rigide en lingerie plate; — grand feutre gris sans garnitures, très retroussé sur le devant, empanaché d'une plume blanche entre deux plumes mousse; — ceinture en drap havane bordé de soutache d'argent; — rapière à coquille d'acier avec fourreau de drap havane; — gants de daim gris à crêpe découpé en petits carrés. — *La cuirasse bombée très bas, suivant la mode de cette fin du XVI^e siècle, fait le ventre à la polonoise, qui avec le grand chapeau, a été l'origine probable de la dernière forme de Polichinelle, celle où on a voulu chercher la caricature de Henri IV. — Ce ventre est dit aussi « à la polonoise », pour ce que la mode en fut apportée, dit-on, de Pologne en France par Henri III, vers 1574.*

MAM'ZELLÉ CRÉNOM

JULIETTE VINCENT (M^{lle} Grisier Montbazou).
Costume de A. Lévy.

Souliers soie puce; — jupe et corsage bengaline rose ornés de guipures crème; — corsage ouvert en carré avec plastron de broderies; — taille ronde; — la jupe est fermée devant et de côté par quatre gros plis doubles; — dans le bas, entre les plis, trois bandes de broderies blanches; — petits nœuds de satin rose sur les épaules et aux manches; — au bas de la taille et par devant trois autres petits nœuds, dont les attaches partent de dessous les bras.

LA DAME DE MONSOREAU (Suite.)

Compositions de M. BIANCHINI.

DIANE DE MÉRIDOR (3^e, 4^e et 5^e tableaux). — Robe princesse en faille française gris de fer, garnie de bandes de velours de même nuance, faisant camaïeu, et ornée, aux manches, de soutache d'argent disposée en chevrons; — jupe de dessous et petit manteau en peluche frappée gris de fer (le col du manteau, relevé en crêpeaux, est bordé de soutache d'argent); — petit chapeau de feutre gris de fer orné d'une plume de même nuance et d'une

cordelière d'argent, à glands de même; — souliers de faille française gris de fer brodée d'argent.

UN POU BLANC TRAVESTI (ballet). — Chaussons de danse; — maillot de soie blanche (la jambe gauche est garnie au-dessus du genou d'une jarretière satin rose tendre et d'une rose jaune); — trousse satin blanc mi-partie: le côté droit à rayures verticales appliquées de velours noir; le côté gauche, tout uni, et garni, au bas, d'un boudin satin cerise à spirales de soutache d'or; — corsage satin blanc mi-parti sans manches, ouvert en pointe et garni, sur la poitrine et au bas, tout autour, d'une rangée de boutons-grelots d'or: le côté droit, à losanges appliqués de velours noir (l'emmanchure est garnie d'un gros boudin satin cerise à spirales de double soutache d'or, de petites coques de satin mais, rose tendre et vert-absinthe, et de flots de rubans double face satin noir pailleté d'or et faille rose tendre, blanc, mais, et vert-absinthe, ornés de grelots d'or); le côté gauche, tout uni, orné, en haut, d'un revers de satin rose tendre dentelé et bordé de soutache d'or, à petits grelots d'or; (l'emmanchure est indiquée seulement par une rangée de très gros grelots d'or); — sur la hanche gauche, flot de rubans satin mais et rose tendre, et faille vert-absinthe; — au bas du corsage, par derrière, petit flot de coques velours noir, et satin noir pailleté d'or doublé de faille rose tendre; — petit bonnet mi-parti, surmonté d'une crête dentelée à grelots d'or, et garni de longues oreilles dont l'intérieur est de satin cerise et dont la pointe est ornée d'un gros grelot d'or: le côté droit, à losanges appliqués de velours noir; le côté gauche, tout uni, bordé de soutache d'or, au bas, et aussi autour du crevé de l'oreille; — (la crête se termine derrière par de petites coques et des flots de rubans double-face assortis à ceux du costume.)

LA TOSCA (Fin).

Compositions de M. THOMAS.

FLORIA TOSCA. (Entrée du 3^e acte). — Sur la robe, une douillette en soie mauve doublée de satin rose à rayures Pompadour avec, au bord, des bandes d'hermine, plus étroites autour du petit collet, du grand col et du capuchon, qui se relève sur la tête.

MARIO CAVARADOSI. — Habit bleu dit « de conventionnel » très simple, à boutons de métal; — culotte gris-perle à pont; — bottes à revers; — chapeau feutre noir rond à bords plats, orné, sur le côté, d'une boucle en métal; — grand manteau noir. E. M.

L'administrateur-gérant: A. Lévy.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, Successeur

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA



LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BR^d HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE

PARIS, 3, rue Lallier, 3, PARIS

ROBES

MADAME VALÉRIE

65, rue Montmartre, 65

PARIS

GLODOMIR LEVENT

Chef Coiffeur de Dames

A L'OPÉRA

POSTICHES, PERRUQUES

COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.

18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18

PARIS

GRAT

CHAUSSURES POUR THÉÂTRE

Fournisseur de l'Opéra

CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES

Faubourg-Montmartre, 42

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS, 13, Rue Lafayette, PARIS.

Histoire Ancienne de l'Orient

Par François LENORMANT

Continuée par M. Ernest BABELON, attaché au Département des Antiques à la Bibliothèque nationale

Tome I: Les Origines, les Races et les Langues.

Tome V: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Assyrie et de la Chaldée.

Tome II: Histoire de l'Égypte.

avec notes: la Perse, l'Arabie, les Israélites, les peuples Chaldéens, les Phéniciens et les Carthaginois.

Tome III: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Égypte.

Tome IV: Histoire de l'Assyrie et de la Chaldée.

L'ouvrage formera six volumes gr. in-8, illustrés de plus de mille gravures et cartes en noir et en couleur

Prix de chaque volume: Broché, 18 fr. — Relié, 24 fr.

Payable CINQ francs par mois

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Costumes historiques des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix. 250 fr.

Costumes historiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, dessinées et gravées par PAUL MERCURI, et commentées par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues ; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses ; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat ; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour ; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes ; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 40 fr.

Costume anglais, de 1795 à 1806. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 25 fr.

Costumes de l'Opéra, XVII^e-XVIII^e siècles, avec une préface de Ch. NUIER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. GUILLAUMONT fils. Prix. 100 fr.